

Le Soir

Date : 29/09/2017
Page : 20
Periodicity : Daily
Journalist : Makereel, Catherine

Circulation : 66016
Audience : 406800
Size : 256 cm²

Misère, misère ! La chair est triste, hélas

SCÈNE L'adaptation de « Last Exit to Brooklyn » d'Isabelle Pousseur

CRITIQUE

Face à Selby, Bukowski et tous les *bad boys* de la littérature américaine, il y a toujours une excitation un peu coupable à l'idée de patauger dans une luxure tapageuse, dans des odeurs de bière rance et des débauches aux allures de Sodome et Gomorrhe. C'est donc l'esprit aiguë par ces promesses sulfureuses que l'on a découvert *Last Exit to Brooklyn*, écrit en 1964 par un Hubert Selby devenu l'un des chantres, aussi encensé que vilipendé, de la culture contestataire et immorale de l'époque.

A la mise en scène, Isabelle Pousseur se concentre sur le dernier chapitre du roman, « Coda/Bout du monde », relatant la vie, dans les années 50, d'une communauté habitant un même immeuble situé dans le quartier des docks à Brooklyn, dans « *le bas-ventre de New York* ». Pendant 24 heures, on suit une faune ivre de sexe et d'espoir d'une vie meilleure, mais empêtrée dans une existence sans amour, faite de misère, de violence et de solitude. On devine une certaine pauvreté économique et sociale, mais on observe surtout des familles animées par le dégoût ou la brutalité, physique comme affective. On ne creusera jamais vraiment la psychologie des personnages, mais on scrute sous toutes les coutures le quotidien



Cette histoire d'impasse collective devient une exploration chorale des bassesses de l'âme humaine. © MICHEL BOERMANS.

sordide d'hommes et de femmes qui s'abîment, se cherchent, se loupent, se violent. Les hommes sont fainéants, vulgaires, machos, volages. Les femmes sont racistes, amères, maltraitées, pitoyables. A l'affût de quelques maigres instants de plaisir, ils trébuchent dans une inéluctable déchéance.

Transposée aux années 70 (sans que ça n'apporte de relief nouveau), cette histoire d'impasse collective devient, sur le plateau du Théâtre de Liège, un ballet presque chorégraphique, une exploration chorale des bassesses de l'âme humaine. Avec virtuosité, Isabelle Pousseur orchestre cette grouillante galerie de personnages et réussit, dans un savant croisement de décors, d'accessoires, de scènes, à enchevêtrer leurs existences tout en soulignant leur isolement. Si l'on

regrette plusieurs longueurs – notamment sur la piste de danse, dans un florilège cliché de farandoles disco –, la pièce agence savamment ces corps en perdition, fidèle à l'écriture déchiquetée, presque épileptique, de Selby. Nerveuse et charnelle, la distribution prend à bras-le-corps (littéralement, souvent) les échanges crus de personnages incapables de communiquer autrement que par la colère ou l'excès. Cette adaptation n'atteint pas complètement le soufre radical de Selby, mais diffuse assez d'incandescence pour que l'on s'y brûle les yeux au contact d'un quart-monde qui n'est, hélas, pas qu'américain. ■

CATHERINE MAKEREEL

Jusqu'au 5 octobre au Théâtre de Liège.
Du 16 au 27 Octobre 2018 au Théâtre
Varia à Bruxelles.